

« STIGMATE »

JOURNÉE D'ÉTUDES DU 23 MARS 2013

Mathilde ROSSIGNEUX-MEHEUST et Clyde PLUMAUZILLE



Ill. de couv. de Ervin Goffman, *Stigmate*.
Les usages sociaux des handicaps, Paris, éd. de Minuit, 1975.

Mathilde ROSSIGNEUX-MEHEUST et Clyde PLUMAUZILLE – Introduction

Arnaud LESTREMAU (Université Paris 1) – « *Plebs immunda* : stéréotypes, stigmates et stratégies des Danois d'Angleterre autour de l'An Mil »

Dans le contexte du second âge viking, l'opposition entre royaumes danois et anglo-saxon se traduit par trois décennies de guerre. La circulation de stéréotypes négatifs sur les Danois et la mise en place d'une politique parfois violente contre ces derniers posent la question du stigmate ethnique. Comment pouvait-on identifier un Danois ? Les outils, en particulier linguistiques, étaient-ils utilisés par les acteurs et efficaces pour identifier un Danois ? Les individus susceptibles d'être identifiés adoptaient-ils des stratégies pour éviter d'être inscrits dans un groupe stigmatisé ?

Clyde PLUMAUZILLE (Université Paris 1) – « “Scandale” au Palais-Royal : les riverains à l'épreuve des “femmes de mauvaise vie” sous la Révolution »

La Révolution, en procédant à une sorte de « dépenalisation silencieuse » de la prostitution, a placé les prostituées littéralement hors de la loi, ni interdites, ni véritablement autorisées, dans une situation qui les « empêche d'être pleinement acceptés[es] par la société »¹.

¹ Erving Goffman, *Stigmate*, Paris, éditions de Minuit, 1975, p. 7.

Ainsi, au travers de l'étude des plaintes de riverains du Palais-Royal, quartier de prostitution, nous avons souhaité saisir la stigmatisation sociale qui s'exerce sur les femmes qualifiées de « mauvaise vie » à l'extrême fin du XVIII^e siècle². Résultat d'interactions conflictuelles, le dévoilement de la sexualité honteuse de ces femmes sur laquelle s'appuient ces plaintes permet de souligner leur altérité radicale à la communauté des « honnêtes citoyens » et de rendre visible une catégorie sociale définie par ces stigmates : les filles publiques.

Révélaient en creux les attentes normatives des riverains quant à leur espace de vie et aux interactions qui doivent s'y dérouler, ces plaintes nous offrent la possibilité d'analyser les enjeux et les effets du stigmate de la prostitution au sein de cette entreprise de « moralisation urbaine » qui, si elle veut précariser les « femmes de mauvaise vie », ne remet nullement en cause l'existence de la prostitution au tournant du siècle.

Anne JUSSEAUME (Sciences Po) – « Être “de condition” et vertu d’humilité : de la disgrâce à la grâce ? Étude de trajectoires chez les Filles de la Charité au XIX^e siècle »

Entrer dans la vie religieuse correspond à un changement d'identité sociale. Or, l'habit et la formation commune ne gommant pas toute différence d'éducation, de culture, de fortune et de relations, qui peuvent apparaître dans la vie quotidienne, les interactions entre sœurs et avec le monde extérieur. Marquée du double sceau de la « condition » sociale et de la vie dans le monde avec lesquelles elle est censée avoir rompu, la manifestation de l'origine sociale aisée d'une sœur au sein de la Compagnie des Filles de la Charité peut dès lors devenir un stigmate : elle la distingue parmi les autres, et l'éloigne de sa vocation qui doit témoigner de la vertu d'humilité. Pourtant, de part et d'autre de la rupture biographique que constitue l'entrée en religion, passage de la famille et de la société à l'institution religieuse, l'origine sociale distinguée d'une sœur n'est pas systématiquement discréditante ni même cachée dans la Compagnie. Attribut contraire à l'idéal d'humilité auquel doit tendre la Fille de la Charité, il suscite au quotidien la mise en place de stratégies individuelles de la part des sœurs.

À partir des registres d'entrée, et surtout des notices nécrologiques des sœurs, supports d'un discours à visée édifiante qui contribue à définir l'idéal identitaire de la Compagnie, nous questionnerons la neutralisation possible du stigmate. L'équilibre établi entre attribut discréditable et vertu religieuse permet à l'institution de témoigner auprès de ses membres de la présence de Dieu et de valoriser sa propre identité. La gestion de l'attribut stigmatisant, au sens goffmanien du terme donc porteur de disgrâce, deviendrait alors pour l'institution religieuse et chez la sœur idéale le signe de la grâce divine.

Mathilde ROSSIGNEUX-MEHEUST (Université Paris 1) – « Stigmatiser pour mieux régner : les usages sociaux de la différence dans les hospices parisiens de la seconde moitié du XIX^e siècle »

Vivre dans une institution spécialisée dans l'accueil de la vieillesse est une expérience nouvelle et partagée par près de 10 000 Parisiens âgés d'au moins 60 ans à partir du milieu du XIX^e siècle. Malgré la mauvaise réputation de l'hospice, y entrer exige un certain nombre de garanties morales et plusieurs années de patience tant les listes d'attente sont longues. Toutefois, un ensemble de récits de vieux et de directeurs d'institution, ainsi que l'ensemble des textes réglementaires, montrent du doigt des vieillards déviants qui dérangent. Même si vivre à l'hospice n'est pas stigmatisant en soi, des processus de stigmatisation y sont donc à l'œuvre.

² Archives de la Préfecture de police de Paris (APP), AA 81 – AA 122.

On pourrait aborder l'étude des vieux discrédités par une analyse des dispositifs disciplinaires, ainsi que cela a été fait pour la prison ou pour l'asile. Mais la méthode de Goffman offre d'autres propositions : celle en particulier d'étudier comment, par delà les énoncés des règlements, les processus d'étiquetage construisent les stigmatés et l'identité d'un mauvais vieux, jugé indigne de vivre à l'hospice. L'enjeu de cet exposé est d'analyser la construction sociale d'une catégorie stigmatisée dans un espace clos d'assistance. En repensant les temporalités, les espaces et les acteurs de ce processus de stigmatisation qui conduit à forger un groupe de vieillards mis à la porte de l'hospice, nous verrons que la société d'assistance en voie de construction refuse de prendre en charge.

Quentin DELUERMOZ (Université Paris 13/Nord) – Conclusion